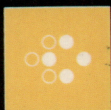


Le corps inflammable

Patrick Lapeyre

Roman



P.O.L

Le corps inflammable

Patrick Lapeyre

Le corps inflammable

roman

P.O.L
26, rue Jacob, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 1984
ISBN : 2-86744-022-X

I

Il était assis au fond du bureau, juste en face de la fenêtre, le corps légèrement tassé sur une chaise comme s'il riait tout seul. Il avait posé à côté de lui les gants et le blouson en cuir qu'il devait porter pendant le film (car c'était longtemps après le commencement du tournage : au mois de novembre) et il essayait visiblement d'écrire une lettre. De temps à autre, il se redressait pour écouter des voix qui l'appelaient du couloir, mais ne répondait jamais. Ses yeux maquillés gardaient quelque chose de rigide. Il n'arrêtait pas de fixer devant lui cette fenêtre dont on avait teinté les carreaux, de sorte que tout semblait brun et rose : les nuages, la route nationale, les camions. Comme sur un photogramme du temps.

P. tourna la page. Il écrivait maintenant sans relever la tête, sans biffer, en oubliant même de mettre les points ; et au fur et à mesure qu'il avançait dans cette lettre à ses parents, il avait la sensation bizarre de

s'éloigner d'une vérité qu'il voulait dire et d'être à son corps défendant entraîné à parler d'autre chose — de son installation à l'hôtel, des promenades qu'il faisait autour de Pontarlier — comme s'il s'agissait d'un long filament d'émotion qu'il tirait en leur écrivant. Parfois, il finissait par ne plus se rappeler la raison précise pour laquelle il avait commencé cette lettre. Jusqu'à ce qu'une association le ramène à son idée. Il écrivait : « Vous comprenez — je veux dire, vous comprenez avec le cœur — qu'on n'écrit jamais que pour tout dire et que vous ne devez pas être inquiets si je vous écris aussi longuement après des mois de silence ; mais je suis dans une situation tout à fait troublante : depuis mon arrivée ici, je n'ai pas encore tourné une scène, je ne sais toujours pas pourquoi on m'a engagé et — mais vous devez me croire sur parole — je ne sais même pas en quoi consiste le rôle de Perceval. » Il s'était arrêté. Et puis, comme si ce nom de Perceval avait provoqué une disjonction dans son esprit, il se remit à parler de l'endroit où il vivait et de ses amies, qu'il voyait presque tous les soirs... Les filles d'ailleurs étaient toujours là ; il entendait leurs plaintes derrière la porte du couloir. Elles devaient l'attendre depuis des heures. Alors, pour en finir il écrivit la dernière page très vite, expliquant comment le metteur en scène, Lorane, le réduisait à l'inactivité depuis le commencement du tournage, tout en lui promettant monts et merveilles pour plus tard, et comment les techniciens l'avaient pratiquement mis en quarantaine en lui interdisant l'entrée des vestiaires. Si bien qu'il passait ses journées dans l'entrepôt où se tournait le film à attendre qu'on veuille bien de lui. Il ne faisait strictement rien. Et, cependant, il avait l'impression d'atteindre par moments des seuils de vitesse pure, à partir desquels on ne peut plus se rejoindre. A

moins que ce ne soit une illusion de mes nerfs, ajoutait-il... En même temps, il avait peur que ses parents, pris d'inquiétude, ne décident de venir le voir pour le ramener à Paris. Ils allaient croire à un appel au secours. Sans deviner sa joie. Sa joie d'écrire aussi vite et d'être délivré de lui-même.

Il était toujours assis en face de la fenêtre aux vitres teintées, mais cette fois-ci, le corps déjeté sur la chaise et comme emporté par la vitesse. De sorte qu'il ne sentait plus du tout ses membres. Il y avait seulement sa main courant sur la feuille ; et comme la pression augmentait, elle disparaissait à son tour et il ne restait plus rien que son mouvement, *son pur mouvement*. Tout le reste avait fondu sur la page... Il avait écrit : « Ne m'oubliez pas. Je suis Pierre. »

P. eut l'impression de se réveiller. Il frotta ses yeux et chercha son paquet de cigarettes. En sortant, il trouva les filles assises à même le sol, le dos calé au mur du couloir, le visage enfoui dans leur col. Elles s'étaient endormies derrière la porte, comme les disciples. P. les regarda un moment ainsi, toutes défaites, avant de les réveiller doucement. Il voulait s'excuser d'avoir été si long, mais elles comprenaient, elles étaient habituées à la goujaterie des hommes ; et il se mit à rire en les aidant à se relever. Elles étaient trois. Il les avait connues en allant à l'entrepôt, parce qu'elles travaillaient à côté et qu'en fin de journée elles aimaient bien venir assister au tournage. Elles habitaient comme lui à quelques kilomètres de Pontarlier et, comme avant le dîner il faisait encore jour, ils se donnaient rendez-vous devant

son hôtel et passaient le temps à bavarder en se promenant du côté de l'église ou le long de la rivière, mais pas plus loin. Pour lui, c'était une merveilleuse diversion à ses soucis d'acteur. Ils regardaient le menu du restaurant vietnamien, et les kum-quats et les oranges amères les faisaient rire ; alors ils se promettaient d'y aller un de ces jours. P. disait que c'était très bon. Comme il leur paraissait différent, à la fois plus vieux et plus jeune que leurs amis — c'était difficile à expliquer — et qu'il était acteur professionnel, elles avaient avec lui le goût des grandes discussions et des confidences. Elles voulaient à tout prix savoir s'il avait quelqu'un dans sa vie, si elle était de son âge, si elle faisait également du cinéma, et lui répondait n'importe quoi. Il faut dire qu'il y avait en elles un tel mélange de femme fatale et de femme fillette se disputant encore avec leur mère, qu'il ne savait jamais comment elles allaient réagir. Alors il les laissait parler.

Elles trouvaient drôle qu'on n'ait toujours pas fait appel à lui pour ce film, alors qu'ils faisaient jouer n'importe qui. Elles en connaissaient même qui savaient à peine lire et qu'on avait engagés sans rien leur demander. P. répondit que ce n'était pas la même chose ; il devait interpréter le rôle de Perceval et il ne pouvait intervenir qu'à un moment donné du film. C'était à Lorane de décider. Son tour allait certainement venir... Il n'empêche, elles le trouvaient vraiment indulgent avec les autres. Il avait toujours l'air en admiration devant les ouvriers ou les chauffeurs qui jouaient dans le film, quand eux ne lui disaient même pas un mot. Ils étaient trop fiers. Monique en connaissait un qui venait au magasin avec le cigare à la bouche et qui se

plaignait pour un oui, pour un non, dès qu'on n'était pas à ses pieds. P. ne disait pas le contraire, mais lui préférait bien s'entendre avec eux et se montrer serviable, parce qu'il avait l'impression que c'était *déjà* dans son rôle. Mais elles ne comprenaient vraiment pas cet esprit de soumission. D'ailleurs elles s'étaient tues. Elles étaient toutes les trois accoudées au rebord de la fenêtre, dans le grand couloir qui donnait sur la cour. Et P. regardait par-dessus leur épaule.

En bas, on voyait les techniciens transporter un panneau et un couple d'acteurs aller et venir sur des plate-formes, avec de grandes enjambées molles dans l'espace, tandis qu'un preneur de son courait après eux. Et comme toute une partie de l'entrepôt était déjà dans l'ombre, les acteurs en passant dans la lumière des lampes semblaient avoir des corps transparents... P. n'avait aucune idée de la scène qu'ils étaient en train de tourner. Lorane lui avait simplement dit qu'il n'y avait ni dialogues ni scénario écrits et que l'histoire leur échapperait jusqu'au bout. A les voir, on avait surtout l'impression qu'en fait d'histoire il ne se passait pas grand chose. Les techniciens étaient déjà en train de remballer le matériel comme s'ils étaient venus pour rien. Le décor, planté au milieu de la cour, représentait une place de marché peinte sur un panneau clair devant lequel on avait placé une grosse limousine à l'arrêt. Autour, étaient dressées ces plate-formes en bois d'où les acteurs semblaient observer toute la ville. Mais ils étaient déjà redescendus. Quelques figurants se rhabillaient dans le désordre, sous l'œil du premier assistant ; un jeune un peu pincé qui n'arrêtait pas de crier « Silence ! », même quand personne ne soufflait

mot...Et, pendant tout ce temps là, la caméra glissait sur son rail, sans jamais s'arrêter ni ralentir, comme un corps en état d'apesanteur. Les filles trouvaient ça beau. P. aussi, mais il ne disait rien pour essayer de s'en souvenir.

Souvent, en voyant toute cette fébrilité, il se persuadait que ce serait bientôt son tour ; et il imaginait des jours de pointe, des soirées de fièvre dans l'entrepôt, avec des gens courant dans tous les sens au milieu des projecteurs comme pour se communiquer la passion. Ils seraient devenus inséparables. Mais les autres apparemment n'y tenaient pas. Comme si son statut d'acteur professionnel et les mesures d'exclusion dont il était l'objet les avaient rendus méfiants. P. avait d'ailleurs remarqué que du plus loin qu'ils l'apercevaient, ils cessaient tout de suite leurs conversations... En fait, ils étaient étranges. La plupart étaient des amateurs recrutés sur place et, dès qu'ils arrivaient le matin, ils étaient pris d'une activité tellement mimétique — les chauffeurs jouant au Chauffeur, les secrétaires à la Secrétaire — que P. les soupçonnait de passer à travers le film sans s'en rendre compte. Il se demandait à quoi ils pensaient par ailleurs. Comme s'ils avaient eu une seconde vie dont lui se sentait privé. Mais peut-être avaient-ils fini par oublier le film ; le dédoublement leur était devenu naturel. Ou peut-être était-ce lui qui vivait dédoublé et cherchait chez les autres un secret qu'il était le seul à porter... Les filles s'aperçurent qu'il était tard. Ils traversèrent le grand couloir où l'on avait entassé les chaises et les panneaux du décor. En bas de l'escalier, le premier assistant leur cria de se dépêcher parce qu'ils risquaient d'être dans le champ. Et P. se sentit à nouveau

découragé : l'assistant ne l'avait même pas reconnu. Il eut envie de disparaître pour de bon, d'ouvrir une des caisses qui se trouvaient sur le quai et de se coucher à l'intérieur, comme un vampire.

C'était généralement à cette heure-là qu'il entendait les cris d'étourneaux à la fenêtre. Il était en train de se démaquiller dans sa chambre d'hôtel avant d'aller dîner et de se laver un peu à l'eau chaude, quand il les entendait derrière lui. Et il avait beau continuer de s'affairer, ranger ses gants et son blouson à l'intérieur de l'armoire en vérifiant qu'il avait vidé ses poches, ou bien se repeigner devant la glace ; *il n'y était plus du tout...* Il écoutait ces cris d'oiseaux dans le ciel et se sentait enfin minuscule et heureux, car, à cet instant-là, sa vie passait par un trou d'aiguille.

— Vous êtes toujours là ?

— Je vous entends très mal ; il y a des gens autour de la cabine.

— Je vous demandais vos impressions sur le tournage. En tant que producteur, j'aimerais bien savoir ce qui se passe.

— Pourquoi ne vous adressez-vous pas à Monsieur Lorane ? C'est lui le patron ici... J'ai l'impression que je ne tournerai jamais une scène et que je perds mon temps.

— Pourtant, vous prétendiez que vous veniez tous les jours à l'entrepôt...

— J'attends ; je me promène sur le quai en regardant jouer les autres. C'est tout ce qu'on me demande.

— C'est peut-être dans le rôle de Perceval. Lorane m'a dit que vous étiez parfait.

— C'est bien son humour... Il ne vous a rien dit d'autre sur moi ?

— Sur qui ?

Le lendemain, quand elles arrivèrent à l'arrêt du car, tout était déjà prêt, emballé et bruissant à l'intérieur d'un panier d'osier. Elles lui avaient même apporté une casquette en laine et une thermos pour le café. P. s'assit à côté d'elles. Il aimait bien regarder la route derrière la vitre pendant qu'elles parlaient... Elles, elles avaient eu plein d'amours malheureux ; elles avaient connu des garçons qui les avaient quittées pour aller travailler autre part ou s'étaient mariés avec une autre fille parce qu'elle était plus intelligente ; et, lui, répondait qu'on ne peut pas savoir, que les études ne sont pas une preuve d'intelligence ; mais elles s'entêtaient ; elles savaient bien qu'elles n'avaient pas fait de grandes études comme les autres et que de toute façon elles n'étaient pas douées. Et P. ne disait plus rien. D'ailleurs elles ne comprenaient pas comment un garçon qui était artiste comme lui pouvait venir s'installer en province et accepter qu'on le traite ainsi, comme un vêtement de rechange. Apparemment, il n'avait pas un bon rôle. Pour elles, il aurait dû vivre à Paris et se marier avec une actrice, afin

de voyager dans tous les pays quand ils auraient tourné des films. Il était parfaitement d'accord. Mais encore faut-il être amoureux, disait-il ; comme si ça lui était impossible. Ils croisaient des gens dans la campagne gelée, des paysans sur leur remorque, des électriciens suspendus aux fils et la route continuait ainsi jusqu'aux premières pentes où les nuages descendaient à leur rencontre... Pour en revenir au mariage, il se rappelait que lui aussi avait rêvé de se marier et que depuis des années il annonçait à sa mère qu'il allait avoir des enfants : « Alors que tu vis seul ! », elle lui répondait, et à chaque fois il tombait des nues. C'est vrai. Mais elles refusaient de le croire. Il n'était certainement pas aussi seul qu'il voulait bien le dire. Du reste, elles étaient sûres qu'on ne peut pas demeurer seul à cet âge ; et P. prétendait que ce n'était pas très important, en tout cas pas plus important qu'autre chose. Et comme elles ne comprenaient pas, lui ne comprenait plus ce qu'il voulait dire. Il était toujours agacé que les affections aient tant d'importance. Et pourtant, c'est tout ce qu'on a *en réalité*... Par moments, il serrait entre les siennes les longues jambes de Josianne, mais elle savait bien que ce n'était pas de l'amour : il valait mieux rester ainsi. Sinon, elle chuchota, ils allaient tout gâcher ; et P. se sentit terriblement triste, au fond de ce car, parce qu'elle avait raison et que son désir avait déjà disparu comme par dilatation, avec les vaches paissant dans les prés, les fils électriques et le soleil levant.

L'entrepôt de briques rouges était presque désert. La plupart des acteurs, d'après Egelbaum, le gardien, étaient allés en ville tourner une scène de grève. Il ne restait que quelques chauffeurs avec des apprentis et,

Comment devenir Perceval ?

S'agit-il d'un rôle que Pierre, le personnage principal de cette histoire, devra tenir dans un film d'espionnage ? Ou bien est-ce seulement un *nom* qu'il lui faudra porter jusqu'au bout, comme un signe énigmatique dont toute sa vie sera l'élucidation ?

Car, acteur, il ne l'aura été que très peu de temps et ses activités d'employé de banque à Londres, sa liaison avec la très jeune Martine Cohen, semblent l'entraîner bien loin du cinéma. Mais d'autres veillent, qui ont décidé de l'y ramener de gré ou de force.

On n'échappe pas ainsi au nom de Perceval. Pierre sera payé pour le savoir.

Récit initiatique donc, mais où il s'agit moins d'une quête de soi que d'une tentative d'aller hors de soi ; où les voyages et les immobilités provoquent des sensations si violentes qu'on en devient invisible.

Et roman d'aventures, avec ses traîtres, ses espions, ses jeunes filles fatales : chacun surgissant là comme un *porte-émotions* ; afin que la trame de tant d'événements retienne aussi la mélancolie de ce qui n'aura jamais lieu.



Photos de couverture :
Carole Bellaïche - Jacques Nestgen.
Maquette : Jean-Pierre Reissner.

ISBN : 2-86744-022-X
F1 0027-84-IX

78,00 FF